



présente

Pinto

*une nouvelle inédite
de
Patrice Dufétel*

© Patrice Dufétel 2015

PINTO

C'est un pays au-delà des mers. Un endroit qu'il ne peut imaginer sans fermer les yeux. Lui, Pinto. Alors, il fait glisser ses paupières et il imagine. Là, où rien ne pousse, au pied d'un volcan éteint, et sous l'éclat blanc d'un soleil de plomb, s'étagent quelques maisons qui peinent à former un village. Le sien. Celui d'un temps arrêté. Il ouvre les yeux pour faire le tour de ses dix doigts. Et replonge dans sa nuit. Avec juste l'océan à traverser. Ici, on lui a donné une famille. Là-bas, il s'en souvient à peine, la terre était rouge. Il était le plus jeune, lui a-t-on dit, quand le volcan s'est mis à cracher des flammes. Trois ans, tout au plus. Alvaro passait par là. Du haut de son bel alezan bariolé, il a vu l'enfant dans les bras de sa mère. Elle avait cessé de respirer, au milieu des décombres fumants. Et c'est un miracle qu'il ait pu sauver Pinto qui semblait somnoler, l'enveloppant dans son plaid de voyage et le hissant sur la croupe de sa monture. Puis, l'histoire se perd quelque peu, au pas du placide étalon, dans les confins d'une pampa hostile infestée de moustiques et sous une chaleur accablante.

Dès son arrivée à l'orphelinat, Alvaro, dont les yeux suggèrent une souffrière, déposa sur une natte de jonc le petit rescapé que la mère supérieure attendrie décida de prénommer Pinto, qui est aussi le nom de race du cheval qui l'avait porté sur son dos. A partir de ce jour, Pinto est devenu l'autre, celui que le volcan a chassé pour toujours de sa terre nourricière. Car Louise est venue le chercher. Avec Antoine. Antoine et Louise, ses parents adoptifs. Ensemble, ils ont traversé l'océan. La mère supérieure a insisté pour qu'ils embarquent aussi le plaid, d'une laine mohair tant chargée de l'odeur de la pampa. Quand il fait froid, Pinto jette la couverture sur ses épaules. Et il ferme les yeux, il ne sait plus où il chemine, une fumée âcre lui dévore les narines, il chavire, il chaloupe sur la route qui ne va plus droit. Il revient au village, doucement, à rebours, là où l'histoire n'aurait jamais dû s'arrêter. Le cheval se cabre et Pinto lui fait comprendre qu'il ne doit pas aller plus loin. Le jeune homme voudrait attraper un visage, mais le volcan qui fume a tout anéanti, jusqu'au sourire crevassé de sa mère. Et quand il ouvre à nouveau les yeux, le village a disparu. Reste l'odeur de la cendre et du vent. Souvent, il s'interroge à propos d'Alvaro. Est-il un vrai gaucho de la pampa ? Et pourra-t-il le remercier un jour ? Fermer les yeux ne suffit plus. Alors, il a décidé de lui écrire une lettre. A l'adresse de l'orphelinat. Dans sa lettre, il a joint un carré de tissu qu'il a découpé dans la couverture, juste ce qu'il convient à s'en faire un poncho.

De cette couverture qui fait de lui, peu à peu, un homme. Il se rassure aussi à penser que même si Alvaro ne déchiffre pas sa lettre, le petit morceau de laine lui rappellera qu'un jour il a sauvé un enfant.

Et puis, un silence têtue s'est installé. Les jours ont passé comme la fuite imparable du temps. Pinto se sentait si seul. En dépit de l'amour de ses parents. Les contours du pays qu'il avait laissé s'estompaient de plus en plus. Même en abaissant les paupières. Parfois, il se prenait à oublier.

Aussi, le paquet que lui tendit un jour Louise n'évoqua rien jusqu'à ce qu'il défit les liens de raphia et y découvrit une lettre, une longue lettre de papier toilé. La mère supérieure se souvenait de manière précise de Pinto, de son nez pincé et de ses yeux agrandis par la peur, de sa peau mate et de ses longues mains brunes aux ongles roses. Il lui avait fallu beaucoup de patience pour retrouver Alvaro. Et l'homme, enfin, s'était présenté, hagard et perdu sans son cheval, étonné que l'enfant se rappelât de lui, caressant le bout d'étoffe de ses doigts rustres et sales, les yeux humides levés vers le ciel. Une fourbure avait emporté son compagnon de route, son si brave pinto aux couleurs chatoyantes. En l'enterrant à l'endroit même où l'enfant avait été retrouvé, il en avait conservé une touffe de crins colorés qu'il sortit du fond de sa poche. Ils étaient pour l'auteur de la lettre. Pour ne pas oublier, au fond, un cheval qui n'avait cessé de ramener, inlassablement, son cavalier au village, hennissant au chaos et à l'enfant jamais revu.

Pinto serre les crins entre ses paumes, et tout son pays s'illumine, le ciel s'éclaire, le village revit, l'ourlet d'un baiser fleurit aux lèvres de sa mère, son père n'est plus tapi dans l'ombre, l'océan a disparu, et le vent de la pampa lui donne des ailes.

Avec une aiguille longue et fine, il a cousu chaque crin dans la laine de son poncho. Quand il le porte, son pays n'a plus de rives.

Aux épaules de Louise, il pèse une éternité. Depuis que Pinto est parti. Elle en caresse la laine pour espérer le voir revenir. Pinto le lui a promis. Jamais il ne sera un gaucho de la pampa. Il veut lire ça dans les yeux d'Alvaro.

Patrice DUFETEL

Retrouvez la nouvelle sur le site de l'association « L'Art en chemin » :
<http://lartenchemin.weebly.com/>